

Chapitre 23

Je ne sais pas exactement pourquoi, mais, vers la mi-décembre, je me sentis mal. Je veux dire plus mal que d'habitude. Je réalisais amèrement que mon rêve ne me procurait pas le bonheur tant espéré. La confiance et la sérénité du début m'avaient déserté. Aucune méditation, aucun livre, conseil spirituel ne m'apportait un quelconque réconfort.

Noël approchait, et j'étais seul. Il n'y avait rien à ajouter.

Dans la journée, le soleil brillait sur la mer, mais il faisait frais le matin. Le climatiseur, qui faisait office de chauffage en hiver, était tombé en panne. Le nom et le numéro de téléphone de l'installateur étaient étiquetés sur le côté de l'appareil. C'était un dimanche. Je pensais qu'il aurait fallu attendre plusieurs jours, comme en Belgique, pour voir arriver un dépanneur. Mais à ma grande surprise, l'homme que j'eus au bout du fil me déclara qu'il arrivait tout de suite. Deux heures après mon appel, il sonnait à la porte.

C'était le patron en personne. Un homme d'une cinquantaine d'années, chauve, assez corpulent. Ses yeux pétillants reflétaient la joie de vivre. Avant de s'attaquer à la panne, il commença par me poser des tas de questions sur moi, d'où je venais, ce que je faisais à Chypre, si j'avais acheté la maison, etc. Il avait envie de me connaître. Il inspecta ma résidence de long en large et me répétait que l'entrepreneur avait fait de l'excellent travail. Tous les matériaux avaient été choisis avec goût. Il se rendit sur la terrasse et siffla d'admiration en découvrant la vue sur la mer.

«C'est magnifique! lâcha-t-il, sincèrement impressionné. Vous êtes bien situé. Vous avez payé cher?»

Je lui donnai le chiffre.

«C'est cher, dit-il. Mais bon, vous payez la mer.»

Il balaya l'horizon d'un geste de la main et ajouta:

«Ça n'a pas de prix.

– C'est ce que je pense. »

Il me fit un clin d'oeil.

«Tout ça n'est pas à vous.

– Pardon?

– Un jour, vous mourrez, et tout cela ira à quelqu'un d'autre. Rien ne nous appartient.

– C'est la raison pour laquelle je n'arrose plus mon jardin. J'ai compris que tout cela était vain.»

Il hocha la tête sans me répondre. Puis, il m'examina pour la première fois. Comme s'il venait de me découvrir. Je pensais qu'il allait me dire de me raser la barbe ou de mettre de l'ordre dans ma cuisine. Mais non, il se dirigea vers l'appareil en panne et se mit à l'ouvrage.

Il monta sur un escabeau et commença à démonter l'appareil. Pendant qu'il s'affairait, il ne pouvait pas s'empêcher de parler. Il parlait de lui, de son travail. Il me dit qu'il travaillait tous les jours. Pas pour l'argent, il n'en avait plus besoin pour vivre, il possédait sa propre maison, et d'autres qu'il louait à des touristes. Il aurait pu se reposer. Mais il travaillait pour autre chose.

«Vous savez pourquoi? me lança-t-il tout à coup en interrompant sa besogne.

– Non, répondis-je en le dévisageant.

– Parce que si j'arrête, mon mental se met en roue libre, et il me rendra fou. J'en ai connu plus d'un qui ont pétié les plombs une fois à la retraite.»

Du haut de son escalier, il se pencha un peu vers moi et ajouta:

«L'homme n'est pas fait pour vivre dans la béatitude. Tenez, les animaux en cage dans les zoos: ils sont nourris, logés, lavés, protégés des prédateurs et des maladies, non? Et bien, ils finissent par perdre leurs dents, ne copulent plus, prennent du poids et se laissent mourir avant l'âge. Ils dépérissent d'ennui. Ce n'est pas le travail qui tue l'homme, c'est de ne rien faire et de penser. Il fait de la philosophie au lieu de vivre. Comme moi, maintenant. Tout ça ne sert à rien. Je ne lis même plus les journaux. Je travaille, un point c'est tout.

«Et quand je rentre chez moi, après une longue journée bien fatigante, je retrouve ma femme, mes enfants et mes petits-enfants, et une bonne moussaka qui fume sur la table! Nous mangeons, nous discutons, nous plaisantons, nous rigolons, nous nous fâchons en famille et ensuite nous allons au lit. Et je trouve encore de l'énergie pour faire l'amour comme aux premiers temps. Après cela, je m'endors du sommeil du juste. Je mets mon réveil à sonner très tôt le matin.

J'aime commencer la journée avec le soleil. Nous n'avons qu'une vie et je veux en jouir pleinement. Dire qu'il y en a qui se lèvent à neuf heures! Ils ont perdu les plus beaux moments, ceux de la grâce du petit matin.»

Il reprit son tournevis et se mit à démêler des fils électriques. Je lui proposai un café. Il accepta et j'allai en cuisine pour le préparer. Son discours m'avait secoué. Il avait choisi son moment, le bougre!

Quand le café fut prêt, je l'appelai. Il descendit de son escabeau et vint s'asseoir à table.

«Du lait, lui proposai-je?

– Noir et sans sucre.

– Comme moi. Je ne sucre plus. Je fais attention à ce que je mange. C'est important pour le corps, de bien le soigner. Vous n'avez pas idée de la quantité de poison que nous ingurgitons.»

Il but une gorgée de café, posa sa tasse et se prépara à discuter. Manifestement, il avait la conversation facile.

«Qu'est-ce que tu fais comme travail? commença-t-il en me tutoyant tout à coup comme si j'étais son ami de longue date.

– Plus rien, répondis-je. J'ai décidé de prendre uniquement le bon côté de la vie. Nous avons été habitués à travailler pour survivre, je ne veux plus de cela. J'ai quitté le système. Je vis pour vivre et non pour travailler. Je profite du temps qui passe.»

Il me toisa d'un regard lourd, prêt à la controverse.

«Tu fais quoi de tes journées?

– Je lis, je médite, je pense.

– Sauf le respect que je te dois, tu vas devenir fou, si ce n'est pas déjà fait. À quelle heure tu te lèves le matin?

– Assez tard. J'ai toute la journée devant moi.

– Non, tu n'as pas toute la journée devant toi. Le temps passe vite, tu gâches le bien le plus précieux qui t'a été donné: le temps de ta propre vie.»

Il haussa les épaules d'un geste de mépris.

«Tu lis! Tu médites! Et quoi encore? Tu as des enfants?

– Deux.

– Où sont-ils?

– En Belgique. Ils sont grands. Ils font leur vie.

– Tu dois avoir tes enfants près de toi. Vieillir avec eux. Qu'est-ce que tu fais ici, loin d'eux? Un jour ils auront des petits-enfants qui n'auront pas la chance de connaître leur grand-père. Et toi, tu ne les verras même pas grandir. Tu rates le meilleur, et tout ça pour le soleil et la mer. Rien, tu m'entends (il avait soudain élevé la voix), rien ne vaut la famille. Tous les jours mon foyer m'apporte des tracas, des problèmes, des soucis, mais ce n'est rien à côté de ce qu'elle me soûle en joie et en bonheur. Je ne pourrais pas exister sans elle. Non, je ne pourrais pas.»

Subitement, il fronça les sourcils, une idée lui traversa le cerveau. Il allait parler, mais il se retint. Il lampa le reste de son café en silence, posa délicatement la tasse sur la table et se tint prêt à m'affronter de nouveau.

«C'est délicat à demander, mais comment tu fais pour la chose? Tu as une femme, ici?

– Non, dis-je, j'ai eu quelques aventures avec des femmes du voisinage, mais je ne sais pas pourquoi, pour l'instant cela ne m'intéresse pas trop.»

Je n'allais pas lui parler de spiritualité, d'élévation de la conscience, je sentais qu'il était prêt à exploser.

Il se leva, se saisit de son tournevis, le pointa dans ma direction et rétorqua:

«Ce n'est pas mon affaire, je sais que je n'ai pas à m'en mêler, mais j'ai besoin de te dire quelque chose.»

J'attendais, attentif. Mais il ne dit rien. Ses propos m'amusaient mais me touchaient en même temps par leur bon sens. Il y avait quelque chose qui me faisait mal à l'intérieur. Peut-être avait-il soulevé un point sensible, révélateur d'un conflit interne non résolu? Je me promis de méditer là-dessus.

«Sauf le respect que je te dois...», répéta-t-il

Il fit encore une légère pause avant de trancher.

«... Tu es un homme mort!»

Sans attendre une réaction de ma part, il remonta sur son échelle et termina le travail tout en m'ignorant. Il était énervé, pestait contre l'appareil. Je restai là à le regarder. Mon cerveau était en surchauffe, paralysé par la sentence sans appel de cet homme. À un moment donné, son téléphone portable sonna. Il répondit. L'un de ses ouvriers, probablement, devait avoir fait une erreur lors d'une installation: il se mit à l'engueuler copieusement avant de raccrocher.

«Je me demande pourquoi je les paie, pesta-t-il contre lui-même. Bande d'incapables! Ignares! Impossible de trouver du bon personnel.»

Il donna un dernier tour de vis à l'appareil et descendit le tester avec la commande à distance. Tout fonctionnait à merveille.

«Voilà le travail! dit-il. Vous me devez vingt-cinq livres.»

Je le réglai.

Au moment de sortir, il me prit à part et me chuchota:

«Vous êtes moine?»

– Pourquoi?

– Coupez cette barbe, et revenez à la civilisation. Trouvez-vous une petite femme et faites-lui des enfants. Et trouvez-vous un travail. Vous voulez mon avis? Non, n'est-ce pas? Mais je vais quand même vous le donner: je suis spécialiste en tout genre de dépannages, je répare toutes les machines, et la vôtre est cassée. Alors, voici mon diagnostic, la consultation est gratuite: vous êtes en dépression. Vous m'avez entendu?»

Il était sur le pas de la porte, prêt à partir. Il avait été payé, il pouvait se permettre de déverser ce qu'il avait sur le coeur.

«Oui, dis-je, je vous ai entendu.

– Je ne suis pas sûr, vous écoutez avec la tête, mais pas avec le coeur. Vendez tout ça et retournez chez vous. Et trouvez-vous un travail passionnant qui vous empêche de gamberger. Alors, le soleil et la mer entreront en vous, où que vous soyez.»

Il sauta dans sa camionnette, mit le moteur en marche et recula de quelques mètres. Au moment de repartir vers l'avant, il abaissa la vitre de la voiture, passa la tête par la portière et cria dans ma direction:

«Et lavez-vous! Vous sentez mauvais!»

Il appuya sur l'accélérateur et fila droit devant lui.

Il en avait terminé avec ma vieille machine, sale et détraquée.

«Il y a un an, jour pour jour, on allait célébrer mon titre de meilleur commercial des Pages Bleues de l'année, pensai-je soudain à la vue du calendrier. Ça aurait dû être un moment exceptionnel pour moi... ma montée sur l'estrade... les applaudissements... la remise de la récompense...»